LETTRES ETRANGERES

Lettre de Paris

LE MYSTERE DES TROIS. — UN DE CEUX-LA.
M. ALBERT LANTOINE, POETE, CRITIQUE ET ROMANCIER.

Il s'est fait l'autre fois du bruit autour d'un livre présenté par cet anonyme, Les Trois : *l'Initiation de Reine Dermine*, réjouissante satire des mœurs littéraires ou des mœurs tout court. Œuvre amusante mêlant des personnages parfaitement vivants à des personnages fictifs. Pamphlet par endroits, critique souvent judicieuse en d'autres pages, fusées de paradoxes ailleurs, d'une gaîté un peu vive ici et là, mais d'une incontestable portée, sinon morale on moralisatrice, du moins de haut bon sens. Emotion compréhensible dans certains clans, de l'académie aux petites chapelles où pontifient de futurs académiciens peut-être. Tant d'irrévérence à l'endroit de quelques-uns de nos écrivains notoires ! on est tellement désaccoutumé de pareils gestes aujourd'hui que les confréries d'admiration mutuelles n'en revenaient pas. On a cherché, cela va de soi, à percer, d'outre en outre, l'incognito. Suppositions, hypothèses tirées de l'œuvre, de son esprit, du style. Des gens allaient par les salons et d'autres par les carrefours demandant : Vous savez qui sont les trois ? Et pour paraître renseignés, ils affirmaient, avantageux : c'est un tel, un tel et un tel. Autant de noms, autant d'erreurs. La moitié des écrivains de cette époque fertile en médisance, fut soupçonnée. Cela ne pouvait plus durer un long temps. Les trois se multipliaient. Alors M. Léon Treich voyant le public fort intrigué se dit : voici le moment d'intervenir. M. Léon Treich est une manière de docte champion dans la solution des énigmes littéraires, il vous débrouille en un tournemain les mots croisés

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

les plus difficiles et identifie les croiseurs de mots, avec la même aisance. Du jour qu'il se mêla d'approfondir le mystère de la nouvelle trinité, cela ne fut pas long. On sait maintenant, et il n'est point indiscret de le répéter, que les créateurs de la bonne farce pimentée d'esprit, les introducteurs de Reine Dermine dans la vie littéraire s'appellent : Robert Randau, Albert Lantoine et Jean Royère. Je soupçonne fort les uns et les autres de ne pas avoir mis une obstination irréductible à faire l'aveu du pèché qu'on leur attribuait. Cela leur vaudra, bien sûr, quelques inimitiés caractérisées, choses qu'ils ont pu prévoir et dont ils se moquent au surplus.

M. Robert Randau, poête et romancier, fonctionnaire colonial a déjà, depuis plus d'un an regagné l'Afrique. Les potins de Paris le laissent fort indifférent dès qu'il est assis, là-bas, au seuil de sa maison de Tombouctou où il aime tant conserver avec le poète targui Amessakoul-ag-Tiddet, chef de clan chez les Iforas de l'Adrar. De sa terrasse, quand il est seul, il regarde dans le crépuscule jouer à grands cris les beaux enfants nus des indigènes ou il écoute les pasteurs nomades chanter des chansons violemment érotiques. Cela vaut bien les attaques venues par le courrier de France.

M. Jean Royère est poête philosophe. Il a réuni récemment en un volume, sous ce simple titre *Poésies*, une œuvre pas considérable, mais de hautaine inspiration, selon la technique mallarméenne. Ancien directeur de la *Phalange* il y a mené quelques ardentes campagnes en faveur de la poésie considérée comme l'art suprême, *La Phalange*, aujourd'hui que cette revue a cessé de paraître, est devenue une collection à tirage limité qui a publié des œuvres curieuses, vers ou prose, parmi lesquelles *Les poèmes mystiques et triviaux* de John Antoine-Nau et ces *Clartés sur la Poésie* de Jean Royère, fruit des méditations d'un esthéticien. Sinon par ses livres, qui sont nombreux, je connais moins bien M. Robert Randau que son collègue de Conakry, M. J. Francis-Bœuf, l'auteur de *la Sou-danaise et son amant*. Je connais mieux, pour l'avoir souvent rencontré chez des amis, M. Jean Royère. Mais je connais parfaitement et, depuis des années, M. Albert Lantoine, encore que celui-ci ne soit pas un assidu des salons, cercles ou brasseries littéraires et que beaucoup de jeunes gens de notre géné-

ration et de la suivante n'aient pas pour ce fier talent toute l'admiration qu'il faudrait.

Mais j'ai quasiment débuté, comme on dit, sous les auspices d'Albert Lantoine au temps qu'il dirigeait *La revue Franco-Allemande*, la partie française du moins. La partie germanique était confiée à M. O. Henry qui résidait, lui, à Berlin. J'ai publié là quelques-uns de mes premiers vers. Et ce sont des souvenirs!

Comme je me flatte de bien posséder l'œuvre d'Albert Lantoine, il ne m'a pas été difficile de retrouver, dans l'*Initiation de Reine Dermine*, la part qui lui revient, bien plus sûrement que celle à attribuer à M. M. Robert Randau et Jean Royère par exemple. Et je crois pouvoir affirmer, sans craindre de me tromper, que le dernier chapitre du volume est, sans conteste possible, de M. Albert Lantoine. C'est le tour d'esprit, le caractère et l'écriture de de ce probe ouvrier des lettres, de qui on a pu dire avec justesse « qu'il était le plus séduisant des hommes pour ceux qu'il aime et le plus désagréable pour les autres ».

Albert Lantoine, dans le livre des Trois, c'est Le Colombel. Le portrait qui en est tracé et qui est dû sans doute à Robert Randau, n'est peut-être pas comme dessin psychologique tout-à-fait exact. Il n'entre point dans mes intentions de le refaire ici. Mais je voudrais camper vivement la silhouette littéraire d'un poête et d'un romancier de qui l'œuvre honore une époque.

Albert Lantoine est un artésien pur sang. Son père était bourgeois d'Arras, notable commerçant, au surplus, grains et fourrages, sur cette grand' Place fameuse par son architecture qu'on disait espagnole et que dominait le magnifique beffroi. Des nuées de pigeons que la guerre dispersa commencent de revenir, comme devant, hanter les façades reconstituées, les arcades et les pignons à redents. Par sa mère, originaire d'Auchy-les-La Bassée, Albert Lantoine avoue des ancètres paysans. Là-bas, depuis des siècles, des générations des siens ont cultivé, avec amour et profit, le sol généreux de cette Flandre française où leurs « censes » étaient assises dans l'ombre des pâtures plantées d'ormes.

Il ne saurait être indifférent de savoir que M. Albert Lantoine est né, le 31 janvier 1869, rue des Agaches, dans la capitale de l'Artois, dans une maison habitée jadis par Robespierre, alors avocat et madrigaliste. Vaste et spacieuse demeure comme tous les anciens logis de province. Endroit idéal pour un enfant que sollicitaient déjà les rêves. On avait laissé là, à la disposition du gamin une des pièces, un peu retirées, que la légende assure celle où Robespierre, à l'orée de la Révolution, médita son tragique destin. Il y avait contre les murs de grandes armoires que le jeune Lantoine s'avisa de vouloir emplir de livres. Dès lors, au retour du collège où il était externe, il n'avait point de plus grand plaisir que d'aller ranger sur les planches ses manuels de classe, des almanachs, d'affreux bouquins récupérés un peu partout. Et plus il y en avait et plus il était heureux. Il regardait moins à la qualité qu'à la quantité. Cette passion du livre classé et catalogué ne s'est point démentie avec les années. Au lieu d'une centaine de volumes, Albert Lantoine en a plusieurs milliers aujourd'hui et la tapisserie de son cabinet de travail disparaît sous les rayons chargés d'ouvrages aux formats les plus divers. Mais n'allons pas croire Le Colombel — Lantoine sur parole quand il affirme à sa belle visiteuse, Reine Cohen, au débarquer du Sahel, que les livres dans la maison d'un écrivain ne sont là que pour le décor. Albert Lantoine, quant à lui, a beaucoup lu et beaucoup retenu.

Le goût d'écrire, par contre, ne lui est pas venu tout de suite, après d'assez « piètres études », confesse-t-il, sur la fin des humanités. Lantoine ne tient pas à passer pour un enfant prodige. Farder le vrai répugne à sa sincérité. Un professeur intelligent du lycée fut responsable de l'éveil d'une vocation d'homme de lettres, qui s'aiguilla vers la critique. Ce maître divertissait ses rhétoriciens tour à tour avec le feuilleton de Sarcey dans le *Temps* et les articles de Jules Lemaître, chaque samedi, dans *la Revue Bleue*. Des commentaires et des théories de l'oncle Sarcey et de l'impressionnisme de Lemaître, il se fit dans les jeunes cerveaux un curieux amalgame. Un soir, en écoutant le magistral éreintement de Georges Ohnet, l'élève Lantoine se découvrit l'âme d'un critique féroce et fleuri, une sorte de Robespierre pour scribouillards et

bas-bleus. Car lui aussi a sur la conscience plusieurs exécutions notoires. Le poids de ces actes de décapitation littéraire, il le porte d'ailleurs allègrement.

A ceux que tente le spectacle de joyeuses démolitions et de gestes hardis, je conseille deux voluminets parmi les plus récents de l'auteur : *Paul Verlaine et quelques-uns* et *Les Roseaux de Midas*. Albert Lantoine, avec ce sourire qui tempère ses pires rigueurs, y détruit quelques idoles solennelles et voue, sans ambages, aux gémonies quelques morts qu'il faut qu'on retue chroniquement et quelques vivants, fussent-ils princes ou grands seigneurs des lettres. M. Albert Lantoine est un exécuteur terrible.

A vingt ans, quand il est arrivé à Paris, M. Lantoine n'avait d'autre ambition que d'être poète. On est en 1889. Chacun, sous prétexte de rénovation du lyrisme, s'applique à torturer la langue française et à compliquer la prosodie. Le débutant ne veut point paraître un rétrograde. Son premier recueil *Pierres d'Iris*, aujourd'hui introuvable et qui a toutes les chances de n'être jamais réimprimé, contient plusieurs poèmes qui ont dû, à l'époque, provoquer les applaudissements des cénacles. Une *complainte pour caresser la noyée* est une vraie gageure d'allitération et, comme disait alors M. René Ghil, d'instrumentation verbale :

Rêve! Rêve! Rêve, ô mon Eve
Au frôlement des fous frelons.
Les nymphes dans les nymphéas
Bercent de berceuses calines
Eve, Emoi mol de mandolines...
Aux nymphes dans les nymphéas,
Elle sourit, Eve, au cœur caresseur des fleurs aprilines.

Au *Chat Noir* dont M. Albert Lantoine était alors le Benjamin, on se pâmait.

Est-ce en souvenir du cabaret montmartrois ou seulement en poète comme Baudelaire ? M. Albert Lantoine est amoureux des chats. Chez lui, il y en a en chair, en bronze, en marbre, en porcelaine, en stuc, en estampes, en photos, en vrai, en faux, vivants et souples, figés et roides. M. Robert Randau prétend même que le maître de céans a acquis en la compa-

gnie de ces félins son regard diabolique, sa philosophie nonchalante, son aristocratisme dédaigneux et cette grâce veloutée qui sait à propos cacher la griffe.

Un roman paru en 1898 « *Les Mascouillat* » produisit dans la ville natale un scandale considérable. On aurait retiré à l'auteur si on l'avait pu, le droit de cité. Daudet ne fut pas plus honni à Tarascon après Tartarin que Lantoine à Arras après *les Mascouillat*. Etude des mœurs provinciales d'un réalisme offensant pour l'hypocrisie ambiante. Une famille septentrionale, celle d'un savetier arrageois, évolue parmi les cabarets, les bals, les garnis d'étudiants et les bacchanales de la garnison, ribaudes en saouleries, de la joie au drame, du rire au deuil. Inestimable recueil de folklore qui renseigne abondamment en une série de tableaux d'une vigueur à la Teniers sur les types populaires, les liesses et franches ripailles d'une classe de la société. Des coutumes locales sont là consignées qui depuis ont à peu près disparu.

Œuvre haute en couleur et truculence déparée par des défauts de métier et de style, ce roman attentoire est truffé de vocables empruntés au mauvais lexique du symbolisme. Erreur aujourd'hui d'autant plus sensible qu'elle contraste avec les caractères dépeints, les personnages croqués d'après nature et les dialogues en savoureux patois qui soulignent les épisodes.

Un autre roman *La Caserne* suivit en 1899. L'intrigue en somme assez floue qui relie entre elles des scènes de chambrée se développe dans l'atmosphère des Flandres. L'artilleur Lagrue, le personnage central de ce roman, est un paysan du Nord, gauche et borné un peu, que les brimades et la discipline militaire qui ne badine guère, abrutissent tout à fait et mènent au suicide, à la suite d'une frasque stupide et anodine, un soir de ducasse. Réquisitoire farouche d'intellectuel contre l'armée, ce livre a chance aujourd'hui de paraître d'une sincérité inopportune. Pour comprendre l'esprit qui anime ces pages, il convient de se rappeler non seulement *Sous-Offs* de M. Lucien Descaves ou le *Cavalier Miserey*, mais tout un lot d'autres romans militaires un peu oubliés, ainsi que des pamphlets et ouvrages de polémique et à un moment où la jeunesse était antimilitariste. Epoque trouble (l'affaire Dreyfus allait exaspérer les passions politiques) qui poussait

l'art et les lettres à l'outrance, aux vitupérations et hourras alternés des clans ennemis ! Albert Lantoine prenait parti par esprit de justice.

Quelque années plus tard, en 1902, l'irréductible foi de M. Lantoine en une humanité libérée de ses servitudes s'affirmait noblement dans le haut et classique lyrisme du *Livre des Heures* où respire la sombre fureur des prophètes hébreux. Car c'est une particularité à noter que le talent de cet écrivain, dans ses poèmes surtout, est nourri de la forte substance biblique. Sous l'apparente impersonnalité des sujets qui magnifient des personnages hébreux s'affirment nettement les préférences et les sympathies de l'auteur pour les rebelles, les maudits, les réprouvés, tous ceux qui souffrent dans leur chair et leur âme pour avoir été réfractaires aux mensonges de la vie ou de la société.

Des récits prophétiques, du choix de l'histoire du monde, profane ou religieuse, dont Lantoine sait extraire de magnifiques symboles, se dégage une leçon actuelle et constante : la pitié, la révolte et le sens de l'orgueil humain — une ardente tendresse et une générosité universelle.

Afin de dissiper toute équivoque semble-t-il, le livre s'ouvre par un hymne à l'humanité future ; sur les foules courbées, les morales étroites et les dogmes puritains vont finir de peser à l'aube hésitante des ères nouvelles, le poète entrevoit sur la terre régénérée une immense joie née de l'espérance d'un âge d'or, hélas ! improbable :

Que l'homme se redresse en un élan superbe...
Qu'il vive sans servage et sans chef et sans lois
Que les désirs sanglants ne souillent plus son âme
Et qu'il pousse au fumier, parmi la boue infâme
Avec les Christ menteurs, la Justice aux faux poids
Qu'il dorme libre ainsi qu'à l'aurore des temps !

C'était une utopie courante, il y a 20 ans. Depuis, les événements ont fait rétrograder l'idée.

Un long silence suivit. M. Albert Lantoine semblait avoir déserté pour l'action sociale immédiate, poésie et prose. On le croyait tout occupé à réunir et compléter sa merveilleuse bibliothèque maçonnique, une des plus riches qui soient à

Paris et que fréquentait profitablement jadis, Hector Fleischmann qui n'omit point de s'y documenter.

M. Lantoine, en réalité, méditait, nouveau diogène, d'éclairer, après la tourmente, les honnêtes gens et les fripons à la lueur de sa *Lanterne du Cynique* (1918). Il mûrissait en outre sa prodigieuse connaissance des civilisations de Judée et d'Assyrie.

L'art prit sa belle revanche bientôt avec cet *Aveugle aux Colombes* qui réunit trois contes tendres, cruels et pathétiques de l'Orient ancien, entre autres cet *Elisçuah* qui est une admirable fresque de la barbarie raffinée du semitisme fanatique.

Elisçuah enthousiasmait Huysmans qui ne s'emballait pas aisément. Il en a enthousiasmé bien d'autres. Les évocations y sont d'une puissante tragique et s'y rehaussent du somptueux éclat d'une écriture sans accroc. Il ne faut pas craindre de répéter que M. Albert Lantoine est un des plus adroits manieurs du verbe depuis Flaubert, un styliste incomparable de la langue française, un servant désintéressé, mais ironique, de la beauté.

On me permettra sans doute de rappeler, pour finir, que *Le Beffroi* qui avait honoré l'année précédente (qui fut celle même de sa mort) le poète Albert Samain par l'hommage d'un numéro spécial, consacra également un fascicule entier, en 1901, à l'étude des œuvres d'Albert Lantoine, un de ses collaborateurs de la première heure.

LÉON BOCQUET.